

Célébrer saint Benoît

A l'époque où l'on déboulonne tant de statues, n'est-il pas dangereux de célébrer notre antique Benoît en vénérant ses reliques ? Notre célébration n'est-elle pas un peu idolâtrique ? Ceux qui en ce moment déboulonnent avec ardeur veulent adorer d'autres idoles, celles du moment qui ne dure qu'un temps, toujours plus court.

Quant à nous, nous célébrons notre Père saint Benoît dans la gratitude, car nous suivons cette règle de vie qu'il a transmise parce qu'il l'a menée. Il s'y agit de se défaire de nos idoles en nous tournant simplement vers Dieu, c'est-à-dire en plongeant dans sa présence d'une incompréhensible générosité, dans son silence d'une impensable discrétion. Devant Dieu, qui ne sait que donner, l'appropriation est impossible, cette compulsion à tout accaparer érigée en droit absolu, c'est-à-dire notre idolâtrie de la propriété privée. Rien à moi : pauvreté ; personne à moi : chasteté ; aucun projet à moi : obéissance. Et comme cette présence habite et vivifie mon existence, nulle chance de la fuir : stabilité. Pauvreté, chasteté, obéissance et stabilité : quatre armes contre l'idolâtrie, quatre affronts cinglants pour la mondanité, et surtout quatre effets de cette présence et de son silence, quatre manières d'en goûter la paix et d'y demeurer dans la gratitude.

Benoît nous invite à lutter contre l'appropriation parce que tout est sacré, tout est à Dieu. Or justement, Dieu ne sait que donner, il ne sait pas retenir. Il nous confie sans cesse ses dons qu'il s'agit d'accueillir pour apprendre à devenir généreux comme lui ; à les faire fructifier et les transmettre pour les confier à notre tour. Vivre devant Dieu, vivre en lui, vivre de lui, c'est cela la foi. Concrètement cela se manifeste par la confiance qui nous garde la main ouverte et sait recevoir sans se fermer, recevoir pour partager et transmettre. Et le premier des dons que Dieu nous fait et renouvelle sans cesse, c'est le souffle. Vivre, c'est respirer : recevoir le souffle et le rendre, laisser le vent nous habiter, nous remplir et nous emporter.

Benoît, comme le dit l'Apôtre aux Romains, nous invite à nous *laisser conduire par le souffle de l'Esprit comme des fils*. *Vous n'avez pas reçu un esprit qui fait de vous des esclaves et vous ramène à la peur ; mais vous avez reçu un Esprit qui fait de vous des fils ; et c'est en lui que nous crions « Abba ! », c'est-à-dire : Père ! C'est donc l'Esprit Saint lui-même qui atteste à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Puisque nous sommes ses enfants, nous sommes aussi ses héritiers : héritiers de Dieu, héritiers avec le Christ, si du moins nous souffrons avec lui pour être avec lui dans la gloire.*

Vivre, c'est respirer en Jésus ; respirer l'immense confiance qu'il a dans le Père. Voilà notre héritage, ce don immérité qui provoque notre joie étonnée et qu'il nous brûle de transmettre. Seulement voilà, soyons francs, autant que Paul et Benoît : cela n'est possible que si nous ne refusons pas de suivre le Christ sur son chemin vers la gloire. Or ce chemin passe par la souffrance, par la Croix. Pas étonnant qu'il n'y ait pas foule à la suite du Christ. Ce chemin est pourtant le sentier du bonheur dont parle le livre des Proverbes ; sentier donc et non pas autoroute : le sentier du bonheur ne se confond pas avec l'autoroute du plaisir.

Si Benoît est un maître et un père, c'est parce qu'il n'entretient aucune illusion. Il n'en a aucune sur l'homme et sa fragilité. Il n'en ménage aucune en celui qui rêve d'éviter la réalité. Il sait que je suis capable du pire parce que Dieu m'a fait capable du meilleur. Et ce pire prend naissance dès que la peur me commande : la peur de la solitude, de la souffrance et de l'absurde. Ainsi Benoît n'entretient aucune illusion pour séduire, mais en bon éducateur, il veut me libérer de mon immaturité. Soyons clairs : c'est la peur qui fait que ma main se referme sur tout ce qu'elle peut toucher. C'est la peur qui m'habitue à vivre sans respirer. C'est la peur qui m'empêche d'écouter. C'est la peur qui me recroqueville le cœur et vrille mes joies innocentes. C'est la peur qui me fait courir après les idoles qui me promettent la sécurité au prix de ma liberté. Et tout cela au lieu d'oser crier vers Dieu comme un enfant dans l'abandon de l'amour : *Abba-Père !*

Jésus lui-même a affronté cette peur pour la terrasser durant son agonie à Gethsémani. Longuement, il a prié le Père : *Abba, non pas ma volonté mais la tienne !* – Obéissance –. Ensuite, les mains à jamais ouvertes que les clous ont trouées – pauvreté –, tout comme ses pieds à jamais fixés – stabilité –, il a laissé la lance lui vider le cœur à jamais transpercé – chasteté–. Il s'agit donc de le suivre, c'est-à-dire de vivre maintenant en ressuscité, à partir de ce souffle hérité à la Croix et répandu depuis la Pentecôte ; de respirer à plein poumon sa liberté de Fils et sa libéralité d'enfant bien-aimé.